LES FRANÇAIS D'ASIE, Paris

ÉCHOS

(*La Dépêche coloniale*, 15 avril 1909)

Les Français d'Asie. — Un certain nombre de Français ayant vécu ou voyagé en Extrême-Orient, Inde, Chine, Indochine et Japon et en ayant rapporté une sympathie et une admiration particulières, viennent de constituer un groupe nouveau : les Français d'Asie. Pierre Loti, Farrère, Philippe Berthelot, Albert de Pouvoirville, Albert Maybon, le poète Droin, Paul Bourde, Pierre Mille, en ont été les premiers membres et cette association, purement amicale, comprend aussi des Chinois et des Annamites distingués.

Il n'y sera question ni de politique ni d'administration, mais on a considéré que de même que les artistes et les lettrés qui ont fréquenté le plus proche Orient avaient trouvé quelque utilité à se réunir parfois, de même les extrêmes-orientalistes auraient intérêt à se retrouver. Cette association n'a ni président ni secrétaire. Elle a l'intention, parmi les objets qu'elle se propose de favoriser, la publication ou la réédition des ouvrages qui font le mieux connaître l'Extrême-Orient.

ÉCHOS

(*La Dépêche coloniale*, 23 juin 1909)

Les Français d'Asie ont eu leur deuxième dîner chef Sylvain, samedi dernier. Le maître Saint-Saëns, appelé au dernier moment hors Paris, s'était fait excuser.

Convives : Jean Ajalbert, Berthelot, Droin, général Famin ¹, Maybon, Pierre Mille, Ludovic Naudeau, Albert de Pouvoirville, Reboul, Séailles, Sie-ton-fa, Valéry.

Jean Ajalbert a annoncé la réédition des *Fumeurs d'opium*, de Jules Boissière, en conformité de vues avec M^{me} Boissière, avec préface nouvelle, vers inédits de l'auteur, couverture illustrée d'Albert Gérard, et tirage de luxe spécial des Français d'Asie.

LE DÎNER DES FRANÇAIS D'ASIE

(*La Dépêche coloniale*, 5 juillet 1911)

Le grand dîner semestriel des Français d'Asie a été donné lundi soir, au restaurant Ledoyen, en l'honneur de M. Albert Sarraut, gouverneur général de l'Indochine.

Il était présidé par M. Messimy, ministre de la guerre, qui avait, on s'en souvient, pendant son passage à la rue Oudinot, fait choix de M. Sarraut.

Assistaient à ce dîner : MM. Albert Sarraut, l'ambassadeur Beau, Boulloche ; S. Simon, directeur de la Banque de l'Indochine ; le résident supérieur Malan, le général Famin, Picanon, Pierre Guesde, Claude Farrère, V.-E. Michelet, Émile Fabre, Pierre Mille, Albert de Pouvoirville, Paul Pelliot, Jean Ajalbert, le peintre Vollet, le sculpteur

¹ Pierre-Paul Famin (1855-1922) : saint-cyrien reconverti dans les affaires en 1907. Voir [encadré](#).

Théodore Rivière, le colonel Bernard, Jean d'Estray, Paix-Séailles, le comte Gilbert de Voisins, le comte Ch. de Polignac, l'explorateur Bacot, Jean Dupuis, le capitaine Roux ; le fameux Pham-chu-trinh, délivré des prisons d'Annam par l'entremise des Français d'Asie ; A.-R. Fontaine, Guis, Sie-ton-fa, Faye, Gimon ; Vernolle, directeur de la revue *Art et Industrie*, qui va faire une campagne de vulgarisation des matières d'art indochinoises ; Salles, Saint-Martin, Lefeuvre, Vandelet, Salé, Maybon, Michaud, d'Ainvelle, Baudoin, Fortin, etc., etc.

On sait que les Français d'Asie forment un groupement littéraire et artistique exclusif, en dehors de toutes préoccupations politiques, administratives, industrielles et commerciales. C'était donc bien, en réalité, les écrivains français de l'Indochine qui recevaient chez eux les principales personnalités dont l'œuvre en Extrême-Orient leur est le plus sympathique. Cette originalité a été fortement marquée dans les toasts, très importants qui ont été prononcés, mais trop longs pour que nous puissions en donner mieux que la synthèse générale, et de courts extraits.

Ces toasts ont été portés, dans l'ordre suivant, par M. Albert de Pouvourville, M. V.-E. Michelet, M. Claude Farrère, M. Beau, M. Sarraut, M. Messimy. Notre collaborateur et ami, de Pouvourville, qui fut, avec Pierre Loti, Claude Farrère, Pierre Mille et Albert Maybon, le fondateur des Français d'Asie, a développé cette pensée que la sensation d'art et d'intellectualité dont était naturellement imprégné l'air de l'Annam et les gestes de ses habitants, devait tout d'abord frapper l'esprit du peuple français, qui possède les mêmes qualités de naissance et instinctivement ; et que ce sentiment devait être la directrice, peut-être inconsciente, mais souveraine, de nos actes de domination et de protection. « Les Français d'Asie, a dit de Pouvourville en s'adressant à M. Sarraut, qui ont pour la plupart plusieurs lustres Extrême-Orient, n'ont pas étudié la politique indigène, ni le gouvernement et l'administration du protectorat, ou du moins s'ils l'ont fait, ils ne veulent plus s'en souvenir. Ils se souviennent seulement qu'ils ont été saisis par la beauté du pays qu'ils ont habité et que plusieurs d'entre eux ont aidé à conquérir. Ils doivent à ce pays les plus douces sensations d'art. Ils ont vécu de belles heures parmi ce peuple aux attaches fines, parmi cette littérature infiniment vénérable, parmi ce velours des rizières tout moiré de lumière et tout broché de pagodes. C'est cela qui a valu à ce pays leur direction d'écrivains et d'artistes. Or, vous entendrez bientôt assez d'avis énergiques concernant ce qu'il y a à faire là-bas. Sans tomber dans la plus ridicule sensiblerie, nous vous demandons, nous, de regarder ce pays avec les yeux et le tempérament d'artiste que vous devez à votre pays natal. Comme nous, l'Annamite s'appuie à la grandeur et à l'art de son passé. Et il en tire de perpétuelles leçons et de puissants motifs d'agir. Vous vous en apercevrez vite. Comment donc ne s'en apercevrait pas un de ces hommes du Languedoc, qui, tout petits, jouent aux billes sur le Grand Rond, à l'ombre des groupes de Falguière, qui entendent, n'importe où dans la ville, les voix de Capoul ou de Melchissédec, qui se reposent sur les bancs de pierre où s'assit Clémence Isaure, et qui, lorsque la première barbe leur pousse, entrent, pour se la faire friser, dans la boutique de Jasmin ?

C'est ce sentiment d'intellectuelle sympathie qui, j'en suis sûr, vous déterminera d'abord, comme il nous a déterminés nous-mêmes. Il nous a guidés jadis, inconsciemment peut-être, mais souverainement. Par lui, nous avons donné à ce pays, notre temps, notre étude et toute notre ardeur. Quand vous y serez, donnez-lui un peu de la vôtre. C'est là le vœu que nous formulons ce soir. C'est le seul qui soit digne de vous, de nous et de notre commun idéal ».

Claude Farrère a déterminé comment les intellectuels d'Asie avaient, outre un patrimoine esthétique, créé là-bas un patrimoine énergétique, qu'il importait de conserver et d'accroître.

Notre table est une table ronde, et notre groupement le plus démocratique, sans concurrence, de tous les groupements qu'on puisse imaginer : nous n'avons ni statuts, ni lois ; nulle organisation hiérarchique, nulle organisation financière. point de budget,

point de chef — rien. — Étrange société, n'est-ce pas ? Tels sont cependant les Français d'Asie, et les Français d'Asie existent tout de même assez fortement de par leur volonté unanime de lutter tous ensemble comme un seul pour accroissement du patrimoine intellectuel et du patrimoine géographique ; patrimoine énergique aussi, si j'ose dire. Car nous avons surtout la prétention, quoique étant pour la plupart des écrivains ou des artistes, de n'être ni des songe creux, ni des idéologues.

...Notre pensée. Messieurs, vous l'avez pénétrée, j'en suis sûr. Déjà, vous avez constaté, chez nous, tous, tant que nous sommes, — diplomates, soldats, matins, industriels, commerçants, artistes, littérateurs, journalistes — cette conviction, cette certitude, qu'un peuple modernisé a besoin de s'étendre au delà des mers, non seulement pour son expansion matérielle, pour l'emploi plus fructueux de ses capitaux, non seulement pour devenir plus riche, donc plus fort, mais aussi, mais surtout pour offrir un champ plus vaste à l'énergie de ses citoyens, et pour offrir à leur intelligence l'aliment indispensable des contacts étrangers, des familiarités exotiques. Quiconque s'enferme chez soi, fut-ce à Paris, capitale intellectuelle du monde, étiole sa pensée, fausse son jugement, paralyse son imagination. De cela, Messieurs, tous, ici, nous sommes profondément convaincus.

À cette conviction, ajoutez cette autre : notre foi solide en l'importance chaque jour accrue des questions économiques, et notre dédain très moderne des questions de politique pure, laquelle politique nous semble surannée, — et j'imagine messieurs, que d'ores et déjà, vous connaissez fort exactement l'étrange petit monde où vous vous êtes égarés ce soir, de si bonne grâce, un monde plus grave et plus sage qu'on en jugerait à le voir seulement ici, le monde des Français d'Asie, lesquels, tous comme un seul, à leur ordinaire, veulent à présent boire à votre santé.

M. V.-E. Michelet, président du jury qui vient d'accorder le prix de Rome littéraire à Jean d'Estray, pour son roman annamite, *Thi-sen*, a rendu, avec toute l'autorité de sa situation littéraire en France, justice à l'effort des Français d'Asie. Il demande que, pour le bien de l'intellectualité française, cet effort continue et se propage ; car, dit-il, « la littérature franco asiatique est un des beaux fleurons, mais trop ignoré, de la littérature française. Et elle présente tous les caractères d'une littérature autonome, puisqu'elle a déjà ses classiques : et entendons par classiques les ouvrages qui ont paru depuis plus de vingt ans et qui ont survécu dans notre mémoire. Et, à ce titre, on peut ranger déjà dans les classiques de la France d'Annam, les *Fumeurs d'opium*, l'*Opium*, le *Pays d'Annam*, l'*Annam sanglant*, la *Cité chinoise*.

M. l'ambassadeur Beau, dans l'improvisation la plus fine, a rappelé avec émotion comment le concours des Français d'Asie a pu lui permettre de développer en Indochine les œuvres d'intellectualité pure et d'enseignement qu'on avait paru dédaigner un peu jusqu'alors. Et il dit « tout le réconfort trouvé, après les longues fatigues et les travaux, à lire les œuvres qui ont soulevé un coin du voile où s'isole l'âme indigène, œuvres écrites par des hommes qui ont agi avant d'écrire, et couru, dans la forêt et dans la brousse, autant après les ennemis de la France qu'à la recherche de sentiments nouveaux..., soit que le lecteur s'amuse aux jeux symboliques des *Comédiens ambulants*, soit qu'il descende les étapes du grand fleuve en écoutant les *Chansons laotiennes*, soit qu'il égare son rêve à la recherche idéale du *Cinquième Bonheur*, soit qu'il remonte, dans la *Barque annamite*, le courant qui ramené aux Ancêtres. »

Ces délicates allusions aux œuvres les plus récentes des Français d'Asie ont été au cœur des auditeurs.

M. le gouverneur général Sarraut, avec une chaleur et un esprit tout méridionaux, regrettant tout d'abord que les études linguistiques, que les journaux lui prêtent, ne lui permettent pas encore de parler aux Français d'Asie en annamite, a déclaré qu'il y avait deux manières d'arriver à la science; l'une, qui est de suivre les cours de l'école régulière, l'autre qui est de faire l'école buissonnière ; et cette dernière, quant, elle s'adresse à des âmes éprises d'art et de nature, n'est pas la plus mauvaise. « D'ailleurs,

dit M. Sarraut, c'est celle-là que j'ai suivie en ce qui concerne mes études indochinoises: et cette école buissonnière, c'est avec les Français d'Asie que je l'ai faite. Voilà dix ans que je vis avec leurs œuvres ; et si j'ai accepté une charge, dont je connais par avance la lourdeur, c'est leur faute ; car, par la vérité, l'ampleur et l'ardeur de leurs œuvres, ils m'ont communiqué, sinon la science, du moins l'amour de l'Indo-chine, et le désir profond de lui être utile. »

M. Sarraut esquisse ensuite, par leurs grandes lignes, les idées maîtresses de la domination juste et de forte protection qu'il compte appliquer là-bas. Sa chaude parole produit sur les auditeurs cet effet profond, et on peut dire que c'est là la révélation de la personnalité vibrante, active et éloquente du nouveau gouverneur général de l'Indochine.

M. Messimy, ministre de la guerre, clôt la série des toasts. Il dit que, par l'originalité de ses rouages, l'indépendante fraternité de ses membres, la Société des Français d'Asie était celle où, vraiment, il désirait le plus vivement d'être admis. « Et, dit-il, puisqu'il est ici entre amis et délivré de tout protocole et souci officiel, il est bien à son aise pour déclarer que, à son avis, l'extension coloniale de la France, dont il a pendant quelques mois connu la vigueur, est un bienfait dont il faut soigneusement garder et prolonger les conséquences. À n'importe quelle occasion et sur n'importe quel point du globe, il faut clamer toujours la nécessité de la Plus Grande France, et la possibilité que possède la France actuelle, par son armée, sa marine, sa force intellectuelle, de devenir la Plus Grande France. Rien ne doit empêcher ses tentants de poursuivre ce but et de l'atteindre. »

Ces paroles très nettes, dites avec une toute patriotique éloquence, ont produit un effet considérable. Elles contribuent, pour leur part notable, à faire, de la réunion des Français d'Asie de lundi, une des manifestations les plus originales et les plus importantes que le monde colonial ait eu à enregistrer.

ÉCHOS

(*La Dépêche coloniale*, 23 octobre 1913)

Une fête coloniale. — Lundi, au café de Paris, une élite de Français d'Asie fêtait M. J. Ferrière, directeur du *Courrier saïgonnais*, à l'occasion de sa promotion dans la Légion d'honneur.

Au champagne, M. le gouverneur général Rodier porte la santé du nouveau décoré et de M. Albert Sarraut. M. Ferrière répond en paroles émues en précisant éloquemment le rôle de la presse dans nos France lointaines.

M. P. Guesde, chef du cabinet du ministre des colonies, apporte à M. Ferrière, en quelques mots fort applaudis l'estime et la sympathie de M. Jean Morel.

Parmi les convives : MM. Brioux, E. Fabre, J. Ajalbert, Pierre Mille, E. Nolly, Paix-Seailles, Boussenot, Vivien, J. Delpit, G. Salé, les aviateurs R. Garros, et Marc Pourpe, MM. colonel Bernard, Rondet-Saint, Farjenel, Jacques, président du Conseil colonial, Berthet, Gigon-Papin, maire de Saïgon, Rimaud, conseiller colonial, etc.

M. le sénateur H. Béranger et M. François Deloncle, empêchés, s'étaient fait excuser.

Les Français d'Asie

(*L'Avenir du Tonkin*, 22 février 1914)

Les Français d'Asie se sont reconstitués, après expiration des pouvoirs des comités et bureaux nommés à leur fondation. Ils sont représentés, pour une durée de cinq années, à partir du 1^{er} janvier 1914, de la manière suivante :

Président : Pierre Loti.

Comité : Robert de Caix, Albert Lézard, Alfred Droin, général Famin, Claude Farrère, Gilbert de Voisins, Charles Gimon, Gabriel Lefevre, Albert Maybon, Pierre Mille, Charles Muller, Ludovic Naudeau, J. de la Nézière, Paul Pelliot, Albert de Pourville, Sie-Ton-fa, Paul Thomé.

Délégués : à Marseille, docteur Henri Reboul ; en Afrique du Nord, Alfred Droin ; à Saigon, Joyeux ; à Hanoi, Henri Sestier ; à Tientsin, Max Anély (V. Segalen) ; à Pékin, Jean O'Neill ; en Chine du Sud, Bons d'Anty.

Le secrétariat du groupe est assumé par M. Charles Gimon, ancien officier de marine, administrateur du Crédit foncier d'Extrême-Orient, 31, rue Fortuny, Paris.

ÉCHOS

(*La Dépêche coloniale*, 2 mars 1914)

Les Français d'Asie ont donné leur premier dîner de 1914, le 26 février, au restaurant Lucas. La nouvelle organisation du groupe, désormais exclusivement littéraire et dégagée de toute politique et de tout journalisme, a satisfait l'unanimité des adhérents.

Remarqué, au nombre des convives : R. Crayssac, Jean Dessirier, Alfred Droin, Eberhardt, général Famin, Claude Farrère, Ch. Simon, Ch. Garin, Jules Harmand, Émile Lutz, Louis Laloy, Alf Maynard, Charles Muller, Cl. Madrolle, de la Nézière, Ch. de Pognac, A. de Pourville, Sie-ton-fa, etc.

Le dîner était présidé par M. l'ambassadeur Harmand.

[Paris]

Les Français d'Asie

(*L'Avenir du Tonkin*, 23 avril 1914)

Les Français d'Asie. — Quelques Français d'Asie ont fêté le poète Droin, dont le dernier volume, *Du Sang sur la Mosquée*, fut si magistralement préfacé par M. le général Lyautey.

Autour de la table, nous avons noté la présence de MM. Bruix, Fabre, Ajalbert, Detanger-Nolly, Poinot de la Nézière, Cézard, Pierre Guesde*, Bédât [Eaux de Hanoï], Farjenel, G. Salé, Paix-Séailles, etc. MM. Jean Renaud, d'Estray et Meynard, empêchés, s'étaient fait excuser.

Ce fut une délicieuse soirée de franche amitié et de bonne camaraderie.

Les Français d'Asie

(*Comœdia*, 20 mai 1914)

Les Français d'Asie donneront cette année leur fête annuelle en l'honneur de M. Albert Sarraut, qui va bientôt retourner en Indo-Chine.

Le fin lettré qu'est le gouverneur général de l'Asie française est particulièrement sympathique aux Français d'Asie, qui, pour lui faire leurs souhaits, ont rompu avec leur

tradition statutaire de n'inviter jamais d'homme politique. Une fois ne sera pas coutume.

C'est M. Camille Saint-Saëns qui dira à M. Sarraut les vœux des Français d'Asie. Et c'est Claude Farrère qui souhaitera la bienvenue à un illustre visiteur dont la présence est escomptée et rehaussera la solennité de ces agapes, Rudyard Kipling sera, en effet, ce jour-là, l'hôte des Français d'Asie.

Les invitations à La soirée qui aura lieu le 11 juin, au Palais d'Orsay, sont faites au nom du président et des secrétaires du groupe, MM. Pierre Loti, Albert de Pouvourville et Charles Gimon.

Les Français d'Asie
(*La Dépêche coloniale*, 1^{er} mai 1920)

Les Français d'Asie, arrêtés dans leur action par la Grande-Guerre, vont la reprendre ces jours-ci avec une nouvelle ardeur.

On se rappelle sans doute que ce groupement intellectuel présente cette originalité de n'avoir ni statuts, ni bureau, ni président, ni cotisations. Une fraternelle anarchie, que l'amitié discipline, réunit tous les membres de ce groupe en des agapes régulières et en des réunions intermittentes.

Les premiers fondateurs des Français d'Asie avaient été, en 1908 : Pierre Mille, Claude Farrère, Saint-Saëns, Albert Cézard, Albert Maybon, Albert de Pouvourville, Ludovic Naudeau, et les réunions eurent lieu successivement chez Silvaire et chez Lucas.

Pour faire partie des Français d'Asie — qui choisissaient leurs collègues mais ne recevaient pas de demandes de candidatures —, il fallait avoir habité une des parties de l'Asie, et y avoir créé quelque chose dans le domaine intellectuel ou esthétique ; vers, prose, histoire, récits de voyages, sciences, peinture, sculpture, dessin, musique, etc.

Le but des Français d'Asie était d'aplanir les obstacles de la route, qui mène à la réputation, en faveur des jeunes auteurs asiatiques de langue française, que leur éloignement ou tout autre inconvénient empêchaient d'atteindre le public. Et, par une juste réciprocité, les Français d'Asie tentaient de barrer le chemin à tout l'exotisme de mauvais aloi, à tout le faux orientaliste dont se parent ridiculement ceux qui parlent de l'Asie sans y être allés — ou qui en sont revenus sans l'avoir comprise.

L'œuvre capitale des Français d'Asie avant la guerre fut la réédition des *Fumeurs d'opium*, l'œuvre vraiment géniale de Jules Boissière. et la publication de ses œuvres posthumes.

La guerre a fait de nombreux et douloureux vides dans les rangs de cette phalange intellectuelle : Gallieni, le peintre Cézard, le capitaine Delanger (Émile Nolly l'auteur de *Hiên le maboul* et de la *Barque annamite*), le capitaine Drevet (Léo, Byram, l'auteur de *Fouthan et ses amis*), le docteur Reboul (Jacques Altar, l'auteur des *Croisières ensoleillées*), Pierre Rey, dont les poésies vont paraître, illustrées par Joyeux, Charles Millier, le délicieux fantaisiste de : *À la manière de...* et Judith Gauthier, l'admirable écrivain du *Livre de Jade* et du *Dragon Impérial*, et Salignac-Fénelon, et d'autres encore.

Aujourd'hui, rassemblant les anciens, et appelant à eux les jeunes, les Français d'Asie ressuscitent, sous l'aimable invitation d'Albert Sarraut, ministre lettré — et sous les efforts combinés de Paul Pelliot, d'Albert Maybon, d'Auguste Pavie, de Claude Farrère, d'Albert de Pouvourville. de Pierre Mille, de Robert Chauvelot, d'André Chevrillon, du général Famin, du marquis de Barthélemy, du peintre Ollivier, de Jean d'Estray, de Madrolle, de Joyeux, etc.

Les Français d'Asie ont choisi leur siège social à l'[Agence économique de l'Indochine](#), 41, avenue de l'Opéra, dont le chef a mis tout gracieusement à leur disposition les locaux et la bibliothèque ; et les premières agapes auront lieu le 12 mai chez Lucas,

place de la Madeleine, où les Français d'Asie retrouveront leur passé, leurs habitudes, et leur éditeur et ami Louis Michaud.

A. P.

Les Français d'Asie
(*La Dépêche coloniale*, 10 août 1928)

Enfin ! les voici réveillés de leur long sommeil !

Ils avaient tout de même fait quelque chose et laissé une belle trace jusqu'à ce jour de 1914 où, la plupart d'entre eux appelés sur le front de terre ou le front de mer, leur groupe s'émietta et se fondit dans les fumées de la Grande Guerre. S'il n'en fallait qu'une seule preuve, la meilleure serait la glorification, par la réédition des *Fumeurs d'opium*, et la publication de ses autres œuvres, de Jules Boissière qu'aucun écrivain exotique n'a dépassé et que bien peu ont égalé.

Je me rappelle la naissance, toute modeste, mais si bien accueillie, de notre premier groupe : c'était dans un des bureaux de rédaction du *Temps* ; et nous étions là une petite dizaine d'enthousiastes : Pierre Loti, Jean Ajalbert, Claude Farrère, Albert Maybon, général Famin, le peintre Albert Cézard, et moi-même : ce fut Pierre Mille qui nous reçut, et qui, si j'ose dire, nous baptisa.

On ne nous connaissait guère en France : nous voulions que justice fût rendue, sinon à nous-mêmes, du moins à nos frères cadets et lointains. Nous voulions que le filon indochinois, découvert et exploité seulement d'hier, vint enrichir l'intelligence française, curieuse sans doute, mais endormie dans la convention et dans la routine. Nous voulions des éditeurs pour ceux qui méritaient d'être publiés, et nous leur avons trouvé Louis Michaud pour les prosateurs, et Eugène Figuière pour les poètes. Et je n'ose pas dire les noms de tous ceux à qui nous avons donné du courage, et qui ont donné, grâce à nous, libre cours à leur jeune génie et à leurs justes ambitions. Nous avons vu venir au jour d'une notoriété certaine, mais encore insuffisante, toute une pléiade dont la littérature s'honore aujourd'hui : Droin, Marquet, Nolly, Dacot, Crayssac, Drevet, d'Estray, Laloy, Luiz, Pelliort, Parmentier, Segalen, Daguerches. Et j'en oublie.

El c'était pour nous une joie singulière de voir tomber les lisières des jeunes, et de les aider à rompre les obstacles qui se dressaient entre eux et la renommée.

Vint la guerre. Elle a fauché les meilleurs ; et ceux qu'elle n'a pas tués directement, elle les a vus mourir sans qu'ils parussent pouvoir être remplacés. Nous avons vu, l'un après l'autre, disparaître Albert Cézard, et Chevallier, et Nolly, et Léo Byram, et le général Famin, et Saint-Saëns, et Harmand, et le duc de Montpensier, et ce charmant Charles Muller, et Pavie, et Pierre Rey, et Robert, et Ségalen, et notre grand patron Pierre Loti. Il y avait de quoi être découragés.

En tout cas, nous fûmes hésitants : et si nos hésitations ont cessé, c'est que nous avons senti que notre action continuait d'être nécessaire, et que nous recevions, d'hommes que nous considérions comme nos maîtres, d'impératives sollicitations.

Alors, nous recommençons. Nous recommençons notre effort en France, et nous le prolongeons par nos représentants intellectuels en Asie. Aux fidélités anciennes nous ajoutons des ardeurs nouvelles. Si le « Comité des Douze » enfin reconstruit, comprend toujours Claude Farrère, et Pierre Mille, et Albert Maybon. et Alfred Drouin, et André Chevrillon, Jean Ajalbert, il est heureux de se rajeunir et de se remettre à la page avec les précieux concours de madame Chivas Baron, prix colonial de l'an dernier, du commandant Paul Chack, l'écrivain des épopées asiatiques et maritimes, Roland Dorgelès, Paul Morand, gloires plus jeunes et très pures de l'écriture française, et enfin de Pierre Pasquier, qui, non content d'être le mieux en vue de ceux de la carrière indochinoise, est le plus élégant, encore que le plus secret, de nos écrivains d'Asie.

Ce que nous allons faire ? Nous allons continuer ce que nous avons déjà commencé ; mais nous allons, à cause des problèmes d'après guerre, remplir une charge intellectuelle intermédiaire entre les Blancs et les Jaunes, entre la France et l'Indochine, dont on me permettra de dire quelques mots.

Albert de Pouvourville.

Notre collaborateur Herbert Wild
vient d'obtenir le prix
des Français d'Asie
(*La Dépêche coloniale*, 20 mars 1931)

Hier jeudi, le jury des Français d'Asie (MM. Jean Ajalbert, Pierre Benoît, Paul Chack. M^{me} Chivas-Baron. MM Roland Dorgelès, Claude Farrère, Albert de Pouvourville) a décerné le prix des Français d'Asie à M. Herbert Wild. pour la totalité de son œuvre, et spécialement pour ses deux derniers romans, le *Colosse endormi*, et l'*Autre Race*.

Le prix de 1930, le premier, était allé à un ancien, Henry Daguierches ; le prix de 1931 va à un contemporain ; souhaitons que le prix de 1932 aille à un jeune. Rappelons que ce prix, qui a été créé en 1929 par M. le gouverneur général de l'Indochine Pierre Pasquier, un très fin lettré, est de 25.000 francs : prix respectable, même en ces temps d'après-guerre.

Je n'ai pas à présenter le nouveau lauréat aux lecteurs de la *Dépêche coloniale*, chez qui il a donné de fort curieuses nouvelles, telles que l'*Étrange Cuirassé* et le *Capitaine du « Faüsilong »*. Mais je veux dire — pour le grand public français, qui a de la peine à s'intéresser aux œuvres coloniales — les caractéristiques d'un talent qui mérite amplement la faveur dont il vient d'être couronné.

Littérature coloniale, littérature exotique. Il était assez commode, au temps des Orientales de notre inoubliable grand-père Hugo — de faire de l'orientalisme, et même de l'extrême-orientalisme. Personne n'y était allé ; on pouvait bien dire tout ce qu'on en voulait, et mentir à la grosse. La documentation était la même, pour le Grec aux yeux bleus, pour la jeune captive égyptienne, et pour la fille d'Otaïti. Un châle multicolore, des éperons sonnants, et un panache de plumes sur la tête : cela suffisait aux lecteurs du bon roi Louis Philippe, voire de Napoléon III. Présentement, on est plus difficile.

Il faut être exact. Il ne suffit plus d'imaginer ni d'inventer. Il faut être précis dans le détail, et ne pas commettre la moindre erreur. Or, nous faisons du mieux que nous pouvons, et nous en commettons parfois d'involontaires, par distraction. Soyez certains que nos lecteurs, pour montrer qu'ils sont bien avertis, ne nous en passent pas la plus petite. Nous sommes, bien plus que les confrères métropolitains, tenus à l'absolue véracité et à la plus phonographique ressemblance.

Et on ne nous permet pas non plus de « raconter des histoires ». Placer et faire agir dans un décor colonial, même certain, le trio exclusivement cher aux métropolitains, monsieur, madame et l'amant, ça ne suffit pas à nos Aristarques. Il nous faut mettre nos personnages dans les questions sociales, et résoudre par leur moyen les problèmes du jour. Moyennant quoi nous aurons une excellente et totale clientèle coloniale : douze cents lecteurs dans nos colonies les plus peuplées.

On comprend dès lors que pour entretenir le feu sacré, nous ayons besoin de mécènes officiels. En Indochine, nous en avons. Et nous ne regrettons pas que, peu curieux de l'ornière habituelle du feuilleton, notre public spécial nous contraigne à travailler.

Herbert Wild a travaillé. Bien travaillé. Et toute son œuvre asiatique — déjà bien considérable — étudie deux grands problèmes jaunes : l'un, intérieur, et qui est le problème du métissage et de la fusion des races ; l'autre, extérieur, qui est le problème

angoissant du réveil de la Chine immense, et du rôle que prétendirent y jouer les révolutionnaires russes.

C'est celui-là qui lui a inspiré son chef-d'œuvre *Le Colosse endormi*. Sur un horizon énorme, lourd de fumée, de ténèbres et de sang, on voit se profiler l'idéal et douloureux et impuissant Sun-yat-sen, et les épaisses brutes issues des multitudes chinoises, et les animateurs slaves de la plus sauvage des révolutions humaines, celle qui prend le néant pour but et le crime comme moyen.

Mais c'est le mélange du sang blanc et du sang jaune qui commande l'attention anxieuse d'Herbert Wild, et qui préside à tous les mouvements de sa sensibilité et de sa raison. tandis que l'homme, fils d'un Blanc et d'une Jaune, et bien qu'élevé en France, est envahi, aux temps de sa majorité, par la philosophie chinoise et par l'étonnant renoncement du bouddhisme (et c'est la thèse du *Colosse endormi*), la jeune fille, enfant d'un Français et d'une montagnarde thô, attirée par les brillants dehors de la civilisation blanche, hésite devant la race maternelle et finit par la renier (et c'est la thèse de *l'Autre race*). Et nous voyons aussi les suites tragiques de l'indifférence oublieuse du jeune conquérant, de qui les amours fugitives avec une indigène des Hautes Rivières, ne donnent naissance qu'à un chef de pirates, redoutable du sang dont il est sorti. Et c'est la thèse de la *Dernière chasse du général Lensert*, conte extraordinaire de colons, où Herbert Wild s'égale facilement à Boissière et à Kipling.

Et quand j'aurai signalé dans un de ses premiers romans, le *Conquérant*, l'emprise furieuse du sol et de la nature indochinoises sur un nouveau débarqué, et la difficile victoire du caractère européen sur toutes les embûches de l'Asie, il me restera à noter la puissance des sentiments, l'ardeur des sympathies et des haines, l'extrême magnificence des descriptions qui émaillent, en même temps que les œuvres plus haut citées, toute l'œuvre du romancier. Les *Chiens aboient*, les *Corsaires*, le *Retour interdit*, le *Regard d'Apollon*, et tous les volumes qui ne sont pas précisément d'inspiration indochinoise, et qui sont les trésors qu'Herbert Wild a rapportés de ses voyages autour de la planète.

Que, grâce aux Français d'Asie, la renommée d'Herbert Wild soit enfin égale à son mérite, c'est le vœu de tous ceux dont les suffrages se sont rencontrés sur son nom. Et puissions-nous, par là, saluer la montée d'une étoile nouvelle — et pas de mince grandeur — au ciel de la littérature française.

Albert de Pouvourville.